ESSAI

N° 155.

SUR LES DIFFÉRENCES QUE PRÉSENTE

LA FEMME COMPARÉE A L'HOMME

SOUS LE RAPPORT ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 juillet 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-LOUIS VOLLANT, né à Champier,

Département de l'Isère.

Præter genitalia sexus inter se discrepant.

THILARY.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 15.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

MES TRÈS-CHERS PARENS,

Le respect, la tendresse filiale, vous dédient le premier fruit de mes études médicales. Puisse cette preuve d'attachement et de reconnaissance vous dédommager de tant de sacrifices que vous avez faits pour mon bonheur!

A MA SŒUR.

Témoignage d'amitié.

A MONSIEUR TESTAUD MARCHAIN,

Docteur en médecine, et Médecin de l'hôpital de Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre.

MONSIEUR,

Le devoir que je remplis en vous offrant l'hommage de mes premiers travaux en médecine est aussi sacré qu'il est cher à mon cœur, puisqu'il me fournit l'occasion de vous offrir un témoignage public de ma reconnaissance pour tous les soins affectueux que vous m'avez prodigués.

J. L. VOLLANT.

ESSAI

SUR LES DIFFÉRENCES QUE PRÉSENTE

LA FEMME COMPARÉE A L'HOMME

SOUS LE RAPPORT ANATOMIQUE ET PHYSIOLOGIQUE.

Considérations générales.

Lorsque l'on considère la femme pour la comparer à l'homme et chercher dans l'analyse de son organisation les caractères de tout genre qui la distinguent, on est étonné du nombre, de la variété de ces caractères. On voit alors évidemment par cet examen approfondi et détaillé que la femme diffère de l'homme, non-seulement par le sein et les organes génitaux, mais encore par toutes les parties solides et fluides de son corps, par ses fonctions, par ses affections.

C'est un individu qui, en conservant la forme générale de l'espèce, en diffère surtout par les parties situées aux extrémités du tronc et aux surfaces.

Les caractères qui la distinguent en général, sont : la délicatesse, la rondeur, le poli des formes ; la souplesse et la légèreté des mouvemens ; la grâce et la mollesse des attitudes ; les passages faciles et gradués entre toutes les parties ; le nombre et l'heureuse combinai-

son des lignes ondoyantes à la surface du corps ; l'élasticité et le gracieux contour des reliefs ; la finesse, la réaction voluptueuse de la peau ; une physionomie fine et touchante ; enfin tout cet ensemble de traits séduisans qui rappellent à l'imagination les noms de femme, de jeunesse et de beauté.

Les caractères qui se rapportent aux proportions et à la forme des différentes parties du corps sont beaucoup plus importans : je vais les examiner avec détail.

En général la stature de la femme est plus petite d'environ un seizième ; la moitié de la hauteur totale de son corps se trouve entre le pubis et l'ombilic.

La tête est un peu plus petite, le front moins grand, moins découvert ; il est plus dans la direction du nez, et laisse voir à peine une légère inflexion : le visage est plus arrondi, les traits en sont moins prononcés ; et ici, comme partout ailleurs, le tissu cellulaire plus abondant, plus épanoui, se place autour et dans les intervalles des muscles dont il masque la saillie, et, en soulevant uniformément la peau, donne à toutes les parties ces formes arrondies et gracieuses qui sont l'apanage de la beauté chez les femmes.

Le menton est plus rond, le cou plus mince et plus long ; il établit une transition graduée et presque insensible entre la tête et le torse.

La poitrine est moins large, elle a moins de hauteur, et elle est aplatie vers le haut pour se prêter plus facilement à recevoir les deux seins, qui, par leur volume et leur forme élégante, rendent cette partie que l'on connaît sous le nom de *gorge*, la parure principale et l'un des attraits les plus séduisans de la femme.

La courbure des clavicules et leur articulation avec le sternum paraissent à peine ; l'abdomen a plus d'étendue, de saillie, de rondeur, et il est plus disposé à l'ampliation ; l'ombilic est plus enfoncé ; la région des lombes a une étendue plus considérable ; c'est d'elle que dépend la taille longue, svelte et légère qui distingue les femmes en général.

Les membres thoraciques sont plus courts, plus rapprochés du corps; les épaules se portent davantage en arrière et sont moins écartées l'une de l'autre; le bras et l'avant-bras ont des formes coulantes et arrondies, un fini, une pureté de contours qu'on ne trouve pas dans l'homme.

Les membres abdominaux sont aussi plus courts; les hanches sont fort larges, ainsi que les fesses, qui présentent un volume considérable; les cuisses sont plus grosses, plus arrondies; elles sont grasses et renflées vers les fesses, où elles sont plus écartées l'une de l'autre; elles se rapprochent à leur partie inférieure; les genoux sont un peu tournés en dedans et font une légère saillie; la jambe est remarquable par sa finesse, et sa partie inférieure surtout est taillée avec plus d'élégance et de délicatesse; le pied est plus petit, plus étroit, mal assuré; il annonce, comme le dit Rousseau avec esprit, qu'elle a souvent intérêt de fuir mal, et de fuir pour être atteinte.

Ages.

Dans chaque âge, depuis la naissance jusqu'à l'extrême vieillesse, et peut-être plus tôt, s'il faut en croire le père de la médecine, on retrouve dans la femme des caractères généraux qui la distinguent de l'homme du même âge.

Hippocrate pensait que l'homme est achevé dans le sein de sa mère au bout de trente jours, tandis que la conception de la femme, plus reculée, ne se termine qu'après quarante-deux jours.

La femme naît plus petite; après son accroissement elle se maintient telle, même dans une disproportion plus considérable que celle qui existait primitivement.

A considérer les enfans dans les premiers temps même de la jeunesse, on distingue déjà des différences très-remarquables.

Les jeunes filles acquièrent plus tôt que les garçons la faculté de parler; elles trouvent dans ce genre d'éducation moins d'obstacles à vaincre; leurs organes sensoriaux, tant externes qu'internes,

sont plutôt développés, et leur intelligence est plus précoce, leur marche plus posée; elles ont des goûts plus paisibles; elles se rassemblent pour jouir de divertissemens plus tranquilles; la conversation ou le parler est déjà pour elles un grand plaisir.

Quand l'âge de rassembler quelques pensées est arrivé, les filles deviennent curieuses; elles s'inquiètent des causes de tout ce qu'elles voient; leurs questions se succèdent rapidement.

Ce caractère, bien opposé à celui du petit garçon, est très-prononcé a l'âge de cinq à sept ans; alors elles montrent plus de douceur, de timidité; elles aiment la parure; elles sont plus sensibles à la louange comme au reproche; elles paraissent diriger leurs idées vers le but auquel la nature les a destinées; elles éprouvent un attrait singulier pour les enfans; lorsqu'elles n'en ont pas qu'elles puissent veiller, soigner, des poupées leur en tiennent lieu; on les voit s'occuper avec zèle des travaux d'un ménage enfantin, habiller, promener leur poupée.

Mais ce sont surtout les approches de la puberté qui impriment à chaque individu les marques distinctives de son sexe.

Chez les filles cette époque arrive plus tôt; c'est ordinairement de douze à quinze ans qu'elles deviennent pubères. Les changemens qui s'opèrent alors sont plus brusques et plus généraux, quoique marqués par des traits plus délicats. Elles s'abandonnent à une douce mélancolie; elles éprouvent un attrait secret et indéfinissable pour la solitude : pendant ce temps le tissu lamineux de toutes les parties se prononce avec plus d'expression, et donne à toutes la surface du corps ces contours moelleux et élastiques, ce voluptueux embonpoint qui caractérise la beauté dans son printemps. Les seins s'élèvent, se gonflent, s'arrondissent; ils sont plus sensibles, et quelquefois douloureux; les parties génitales se développent, se couvrent de poils; il s'y fait une sécrétion muqueuse; les grandes lèvres, qui étaient écartées, se rapprochent. Le bassin, avant cette époque, présentait à peu près la même conformation dans l'un et l'autre sexe; il prend alors une ampliation rapide, son diamètre

transverse devient plus grand, et sa circonférence, d'abord triangulaire, s'arrondit. Enfin, après quelques embarras lombaires, un gonflement des parties de la génération, il survient un écoulement de sang qui se renouvelle périodiquement jusqu'à quarante à cinquante ans.

Le regard, le son de la voix, la physionomie, prennent une autre expression; tout dans leur langage émeut, caresse, va chercher le cœur et sollicite ses affections; la pudeur se développe, et Saint-Lambert s'exprime ainsi lorsqu'il fait dire à mademoiselle Ninon de L'Enclos ce qui la produit.

« Il nous semble que le changement de notre sein, le feu de « nos yeux ou leur langueur, la forme nouvelle de toute notre per- « sonne, vont vous apprendre combien vous nous êtes nécessaires. « Voilà l'origine de cette honte ingénue qu'éprouve la jeune fille. « nos désirs sont-ils assez puissans pour qu'il nous en coûte de « les vaincre, nous leur donnons les apparences de la tendresse; « Nous devenons en effet plus tendres, et le besoin de jouir se cache « sous le besoin d'aimer. »

Les filles savent alors faire valoir tous leurs avantages, et l'auteur que je viens de citer dit encore avec raison qu'une femme qui a de belles dents ne rit pas comme une autre.

Le premier exercice de la faculté d'engendrer détermine encore des modifications notables dans la manière d'être de la femme; sa voix prend une autre expression; son cou augmente un peu de volume; sa fraîcheur virginale se flétrit et disparaît sans retour.

Devenue mère, la femme s'oublie pour ne songer qu'à son enfant; une espèce de désordre ou de négligence dans sa parure annonce qu'elle ne cherche plus à plaire, et que l'amour qu'elle voulait autrefois fixer sur elle-même doit en entier se réfléchir sur le nouvel être auquel elle vient de donner le jour.

La tendresse maternelle, les détails de l'économie domestique, la sollicitude dont l'éducation et le bonheur des enfans sont l'objet, remplissent l'existence de la femme, et occupent sa sensibilité dans

les années qui suivent. Les articulations perdent de leur élasticité, les muscles de leur force; ce qui rend les mouvemens moins légers, et occasionne ces sautillemens et cette roideur que l'on remarque chez les femmes qui se livrent à l'exercice de la danse dans l'âge dont je m'occupe.

Une nouvelle époque approche; à cette époque vraiment critique, la femme perd avec la cessation des règles la faculté d'engendrer. Si elle évite le danger auquel l'expose cette grande révolution, elle acquiert ordinairement de l'embonpoint; mais un embonpoint qui ne soutient plus les parties, et qui n'empêche pas qu'elles perdent leur ressort et leur élasticité. Alors la femme est soumise à beaucoup moins d'infirmités que l'homme du même âge; sa vie se prolonge et parvient plus souvent à un terme fort avancé.

Fluides.

Les fluides diffèrent selon le sexe; leur quantité est plus grande chez la femme; leur qualité est aussi différente : ils sont plus aqueux; leur couleur est moins prononcée.

Parmi les fluides circulatoires, la lymphe est en plus grande quantité, surtout proportionnellement au sang; celui-ci a une couleur moins foncée, il est moins également distribué, il se porte moins abondamment à la surface et aux extrémités.

Parmi les fluides perspiratoires, ceux qui sont exhalés aux cavités splanchniques sont plus abondans; à la peau, ainsi qu'aux organes respiratoires, ils le sont moins, et l'on observe que la transpiration cutanée est beaucoup moins abondante; elle a dans toutes ses parties, mais surtout dans quelques-unes, une odeur fade et acide, qui est particulière à la femme, de sorte qu'il existe autour d'elle une atmosphère qu'un odorat exercé parvient à distinguer. Aux organes digestifs, l'humeur perspiratoire est plus abondante, ainsi qu'aux organes circulatoires, aux articulations mobiles. Aux organes génitaux, cette humeur est abondante, et elle le devient davantage, et change même de caractère dans plusieurs circon-

stances, qui sont, pendant la menstruation, pendant la grossesse, et après l'accouchement. Dans les aréoles et vacuoles des divers tissus, l'humeur perspiratoire présente encore des différences; ainsi, dans les vésicules adipeuses du tissu lamineux, la graisse est en plus grande quantité; elle est plus blanche, plus huileuse.

Parmi les fluides folliculaires, l'humeur sébacée de la peau est plus abondante, surtout chez les brunes. Cette humeur est douce, butyreuse à l'aréole du mamelon des nourrices. Le mucus des cavités nasales est moins abondant; aussi la femme mouche moins. Aux organes génitaux, l'humeur sébacée qui se trouve à la face interne de la vulve est plus abondante que celle qui se trouve à la base du gland chez l'homme. Chez celui-ci, cette humeur est blanchâtre, odorante; chez la femme, elle est jaunâtre; elle est aussi odorante; mais l'odeur est différente chez l'un et chez l'autre.

Parmi les fluides glandulaires, la salive est sécrétée en moins grande quantité; aussi la femme crache moins. La bile est moins colorée. L'urine est plus abondante; elle est claire et limpide. Le sperme est remplacé par le fluide diaphane, incolore, albumineux, absolument nécessaire pour la génération qui remplit les vésicules de l'ovaire. Le lait appartient à la femme. Le chyle se sépare du chyme en plus grande quantité; il est plus aqueux, moins lactescent.

Solides.

Les quatre espèces de fibres qui, par leur arrangement, leur combinaison, ainsi que par la nature de la substance déposée dans leurs aréoles, constituent tous les solides organiques, présentent des différences chez la femme. La fibre laminaire est plus extensible. La musculaire est plus molle, moins rouge, se roidit, se contracte avec moins de force et de promptitude dans l'état de santé. La nervale, plus lâche, jouit d'un degré de sensibilité, de

tonicité plus grand. L'albuginée, plus blanche, moins compacte, moins ferme, est plus élastique, plus extensible.

Tous les solides qui dérivent de ces quatre fibres élémentaires ont une densité et une pesanteur spécifique moindre.

Le tissu lamineux diffère par la disposition de ses lames, qui sont moins lâches et moins serrées; par sa quantité, il est plus ample, plus largement disséminé, plus épanoui; il est aussi plus spongieux, plus rempli de liquide, doué d'une plus grande extensibilité; c'est le sous-cutané qui présente surtout cette disposition; il est plus lâche, et la graisse le pénètre en plus grande quantité.

Les membranes présentent chez la femme d'une manière bien plus prononcée le caractère de laxité, de mollesse, existant plus ou moins dans tous ses organes, ce qui leur permet plus d'ampliation, de développement.

Les glandes présentent plus de volume; celles qui ont de la couleur l'ont moins prononcée; elles ont un mode de sensibilité plus exquis; ce que l'on observe surtout dans la glande lacrymale: en effet les femmes pleurent plus facilement, plus abondamment.

Les mamelles, à peine marquées chez l'homme, ont chez la femme un volume, une forme appropriés à leurs usages.

L'ovaire, chez la femme, tient lieu du testicule; c'est une véritable glande; mais qui diffère de ce dernier, non-seulement par sa position, mais encore par sa structure.

Les follicules sont en moins grand nombre.

Les ganglions sont plus volumineux, d'une couleur moins prononcée, plus mous; plusieurs d'entre eux diffèrent par leur forme: telles sont les différences que présentent les ganglions nerveux et lymphatiques. Mais parmi les ganglions glandiformes, on trouve des différences plus tranchées; ainsi le thymus a plus de volume, et persiste plus long-temps; le corps thyroïde est beaucoup plus

volumineux. Les capsules surrénales occupent plus d'espace; elles sont d'une consistance plus molle; au lieu d'être d'une couleur brune-jaunâtre, elles sont plutôt rougeâtres; elles sont plus arrondies, et leur cavité paraît contenir une plus grande quantité de fluide.

Force vitale.

La force vitale, le principe de vie, est chez la femme porté à un plus haut degré, mais avec des forces physiques très-bornées. Les trois propriétés essentielles, fondamentales qui le caractérisent sont :

1.° La motilité : elle a plus d'énergie. Cependant son premier mode, la tonicité, dans son état ordinaire, appartient plutôt à l'homme, et chez lui est plus durable. Dans son augmentation, l'orgasme, l'éréthisme, la crispation, l'hypertonie; et dans sa diminution, l'atonie, la laxité, la flaccidité; elle est plus remarquable et plus fréquente chez la femme. Dans son second mode, la myotilité ou contractilité musculaire, les muscles se contractent plus fréquemment, mais avec moins de force : ce second mode présente aussi dans son excès le spasme ou convulsion, plus de fréquence, et une augmentation sensible de force. Après la mort la myotilité est plus grande, et persiste plus long-temps.

2.° La sensibilité : elle est plus exquise; elle est très-vive, très-facile à émouvoir; ce qui s'observe principalement dans l'exercice de cette faculté : l'on remarque plus rarement que chez l'homme sa privation, l'insensibilité.

3.° La caloricité : elle est plus grande; la chaleur est plus uniformément répandue dans toutes les parties; la température habituelle de leur corps est un peu plus élevée, plus sujette à éprouver de l'augmentation, et les femmes supportent mieux sa diminution, le froid.

Os, cartilages, ligamens, muscles, mouvemens, attitudes.

Les os de la femme parviennent bien plus rapidement aux dernières limites du développement qu'ils doivent acquérir, mais en même temps leur solidification est bien plus lente. En général ils ont moins de volume, de densité, de solidité, de pesanteur : ils sont plus grêles, plus blancs, plus unis; leurs aspérités, leurs saillies sont moins prononcées, leurs sillons, leurs cavités moins profonds. Les os longs ont leur surface plus unie, plus arrondie; leurs extrémités sont celluleuses dans une plus grande étendue. Les os plats sont plus minces, plus légers. Les apophyses restent plus long-temps épiphyses; elles sont plus petites.

Les cartilages sont plus mous, plus souples, plus lâches, plus épais. Les cartilages d'ossification arrivent plus tard à cet état : les cartilages de prolongement s'ossifient rarement, et beaucoup plus tard que chez l'homme.

Les ligamens sont plus souples, plus flexibles. Les membranes capsulaires présentent aussi ce caractère, qui est commun à tous les solides. La synovie est plus abondante.

Par leur disposition respective et leur mode de jonction, les os forment le squelette, qui présente des différences que l'on peut rapporter à celles de la position, de la forme et des proportions.

Par rapport à la position, on remarque que la tête, les épaules, le bassin, sont plus en arrière; les fémurs, plus écartés l'un de l'autre supérieurement ; les genoux légèrement fléchis et plus rapprochés. On observe dans le tronc une légère obliquité ; les courbures alternatives de la colonne vertébrale sont moins marquées.

Le tronc affecte la forme d'une pyramide, dont le bassin, qui est sensiblement plus large, forme la base, tandis que la poitrine, qui se rétrécit supérieurement, en présente le sommet; et, comme *Camper* l'a observé, les épaules qui, chez l'homme, se trouvent

hors d'une aire elliptique dans lequel le bassin est inscrit, se trouvent, chez la femme, renfermées dans l'ellipse dont sort le bassin.

Le squelette de la femme est sensiblement plus court que celui de l'homme; mais le tronc est respectivement plus allongé.

Les différentes parties du squelette, et les os en particulier, présentent les différences suivantes.

Le crâne, plus petit, a une forme plus arrondie : il est moins saillant en avant, mais il l'est davantage en arrière; de sorte que ses diamètres sont proportionnellement les mêmes. Cependant le diamètre vertical présente moins de hauteur; ce qui fait que l'on observe beaucoup plus rarement chez la femme cette forme de la tête que l'on dit être en pain de sucre. Parmi les os qui composent le crâne, le frontal est moins élevé, plus obliquement situé; et il est plus souvent que celui de l'homme divisé par la continuation de la suture sagittale. L'arcade orbitaire est moins saillante, les sinus frontaux moins développés; aussi la dépression qui se trouve à la racine du nez est moindre. L'occipital plus déjeté en arrière, la protubérance occipitale externe moins saillante, mais plus étendue. Les pariétaux présentent d'une manière assez sensible une partie supérieure plane, presque horizontale, une latérale verticale, ce qui rend les bosses pariétales plus prononcées.

La face est plus courte; et, quoique dépourvue de parties molles, les saillies en sont moins prononcées; les mâchoires sont pour ainsi dire polies; les os propres du nez ont une direction moins oblique; la symphyse de l'os maxillaire inférieur est moins saillante, son angle moins marqué; la région supérieure de l'orbite présente moins d'étendue d'arrière en avant; l'ouverture des narines est moins large; le contour des alvéoles, dans l'une et l'autre mâchoire, est plus elliptique, la cavité de la bouche plus étroite et moins profonde.

L'hyoïde est moins long, plus souple; il reste plus long-temps cartilagineux.

La colonne vertébrale présente dans son ensemble une souplesse, une flexibilité plus grande, et dont elle jouit plus long-temps; c'est ce que les bateleurs savent fort bien, quand ils se servent, en grande partie, de jeunes filles pour leur faire exécuter des tours de souplesse. Sa longueur est presque la même, ce qui est dû aux cartilages et aux ligamens intervertébraux, qui sont plus épais. On remarque, dans la direction de la colonne vertébrale, que les vertèbres des lombes se portent communément plus en devant; que les courbures latérales sont plus prononcées. Le corps des vertèbres est plus proéminent; les apophyses transverses se portent plus en arrière : de sorte que le sillon que l'on observe entre ces apophyses et les apophyses épineuses est plus profond.

Le thorax est moins ample; il est plus étroit à sa partie supérieure, s'élargit vers la quatrième côte, puis il devient plus étroit à la partie inférieure; de sorte que sa forme se rapproche de celle d'un tonneau : il est moins avancé; ce qui fait que, le corps étant droit ou couché, la symphyse du pubis est plus élevée, ce qui est le contraire chez l'homme; il a moins de hauteur; l'espace qui le sépare du bassin est plus grand. Si l'on tire de l'extrémité inférieure du sternum deux lignes horizontales dont l'une soit transversale et l'autre d'avant en arrière, on voit que la première répond de l'un et de l'autre côté à la partie la plus déclive de la quatrième côte; chez l'homme c'est à la cinquième. La seconde répond au cartilage qui sépare la septième de la huitième vertèbre dorsale; chez l'homme c'est à celui qui sépare la huitième de la neuvième. Le sternum est plus convexe; les pièces qui le composent sont plus courtes; on remarque souvent un trou à sa partie moyenne; le cartilage xiphoïde qui le termine est moins prolongé; il est plus souvent bifurqué. Les côtes sont plus faibles, plus plates; leurs bords supérieurs et inférieurs sont plus aigus; les côtes asternales diminuent plus sensiblement jusqu'à la dernière,

elles descendent moins bas ; une ligne horizontale qui, du bord inférieur de celle qui est la plus basse d'un côté, irait joindre le même bord de celle du côté opposé, répondrait, vers sa partie moyenne, au cartilage qui sépare la première de la seconde vertèbre lombaire ; chez l'homme, à celui qui sépare la seconde de la troisième. Les cartilages des côtes sont plus longs relativement à la partie osseuse : ils sont plus larges, plus aplatis. Le bassin offre une disposition qui caractérise davantage la femme, et qui répond directement aux fonctions spéciales de son sexe : il est plus arrondi, plus évasé, et sensiblement plus grand dans tous les sens, excepté en hauteur ; dans ses dimensions transversales, les deux crêtes de l'ilium, les deux épines antérieures, les deux postérieures, les cavités cotyloïdes, les tubérosités de l'ischium, etc., sont plus écartées ; dans celles d'avant en arrière, les espaces qui séparent le sacrum de l'articulation pubienne, les épines antérieures des postérieures, l'articulation sacro-iliaque du trou sous-pubien, etc., ont également plus d'étendue ; les dimensions obliques moyennes aux deux précédentes participent aussi visiblement à la grandeur du bassin ; les os coxaux sont plus larges, plus plats, plus évasés ; la symphyse pubienne est arrondie : c'est pourquoi l'angle qui existe entre les os pubis approche plus de la forme d'un arc ; il est moins aigu et plus près de quatre-vingts à quatre-vingt-dix degrés ; les tubérosités de l'ischium sont plus aplaties ; l'espace compris entre ces tubérosités et les cavités cotyloïdes du même côté est moindre ; les échancrures ischiatiques sont plus grandes ; le trou sous-pubien est plus rond ; la branche horizontale du pubis est plus longue ; les épines ischiatiques sont plus en dehors ; les cavités cotyloïdes sont moins obliques et moins profondes : le sacrum est plus large, moins courbé, et sa partie antérieure présente moins d'aspérités ; il est déjeté en arrière ; le coccyx est plus grêle, plus droit, et avance moins dans le bassin ; il est plus mobile ; l'articulation sacro-iliaque présente moins d'étendue, de surface ; dans la symphyse du pubis la substance interarticulaire est beaucoup

plus épaisse, et antérieurement que postérieurement, de sorte que les os paraissent se toucher vers l'intérieur du bassin ; le petit bassin contient de plus que chez l'homme la matrice et le vagin.

Membres thoraciques. Les épaules, chez la femme, sont en général moins écartées du tronc, et par conséquent plus rapprochées l'une de l'autre ; les clavicules sont plus courtes, plus grêles, moins courbées ; l'omoplate est plus petit ; plus mince, plus plat ; ses angles sont plus aigus ; les os du carpe sont plus étroits, les doigts plus pointus.

Membres abdominaux. Les fémurs sont plus éloignés l'un de l'autre ; ils sont plus courbés en avant et en dehors ; le col de ces os est plus allongé, et l'angle qu'il forme avec le corps est plus considérable ; les grands trochanters sont plus éloignés des cavités cotyloïdes. A leur partie inférieure, les fémurs se rapprochent ; le condyle interne est plus prolongé, l'externe plus rugueux, mais pas aussi long ; les pieds sont plus petits, plus rapprochés.

Muscles. Le volume des muscles est plus considérable, leur couleur moins intense ; ils sont plus lâches, plus mous, plus faibles. Le tissu lamineux dont ils sont pénétrés en masque la saillie, et rend leur dissection moins belle et plus difficile. Outre les différences générales, il existe des différences locales, qui dépendent de la diversité des organes de la génération.

Mouvemens, attitudes. Les femmes mènent une vie plus sédentaire, moins active, et qui convient mieux à leur constitution. Leur force est en général moindre d'un tiers ; leurs efforts ne peuvent être long-temps soutenus. Mais, loin de rougir de sa faiblesse, la femme en fait gloire ; elle veut, elle affecte de paraître délicate, et, par cette précaution, elle se ménage le droit d'être faible au besoin.

Ses mouvemens, ses attitudes sont autres, et il est facile de reconnaître une femme sous les habits d'un homme, soit qu'elle reste debout ou assise, soit qu'elle marche ou qu'elle coure : elle a plus d'adresse ; elle dirige mieux ses mouvemens, qui sont plus légers, plus faciles et plus prompts, mais beaucoup plus bornés. Il est même des mouvemens que la femme ne peut exécuter, ou du moins très-imparfaitement. C'est ainsi que le mouvement de projection est très-limité, et l'on observe que, quand une femme veut lancer une pierre, elle est obligée de faire tourner le corps sur le pied opposé au bras avec lequel s'exécute cette action.

Dans la station, la tête est disposée à se porter en arrière ; le tronc, qui est disposé à se porter en avant, rectifie cette disposition. Ces deux parties ont alors, plus que chez l'homme, la tendance à se porter en devant ; mais cette tendance, habituelle à la flexion qu'imprime au corps le poids des viscères, et qui est transmise sur le bassin, est contre-balancée par la position opposée des fémurs, qui sont plus en avant, et plus écartés l'un de l'autre.

La progression a quelque chose de particulier, et même de gêné, par rapport à l'étendue plus grande de l'arc de cercle que décrit le bassin dans le mouvement successif de chaque membre inférieur. Le changement du point de gravité, qui marque chaque pas, est beaucoup plus sensible, et l'on peut dire que la femme marche obliquement : la course est chez elle sans grâce et difficile. En général elle n'exécute jamais avec grâce de grands mouvemens.

Ses attitudes les plus naturelles annoncent la molle résistance et l'abandon.

Organes et fonction de la digestion.

L'ouverture de la bouche est plus petite ; les deux lèvres qui la forment sont moins grosses ; la peau qui les recouvre est plus mince, et elles ont une couleur rouge plus tendre ; la cavité est moins large et moins profonde, les dents que l'on y observe sont

plus blanches ; les incisives sont plus longues , plus larges ; les autres sont plus petites , plus égales entre elles. L'on observe que les dernières molaires manquent plus souvent , et que les femmes perdent plus tôt toutes leurs dents. L'arrière-bouche , l'œsophage , sont moins larges ; l'estomac , plus rétréci, situé un peu plus à gauche : l'épiploon est plus graisseux , le foie est plus volumineux ; il est susceptible d'un plus grand accroissement : les intestins jouissent d'une sensibilité plus grande ; le rectum est plus dilaté , plus susceptible d'ampliation ; chez la femme il n'a aucun rapport avec la vessie en haut ; il répond à la matrice , dont il est séparé par un repli du péritoine : plus bas il adhère d'une manière très-intime à la partie postérieure du vagin. Les vaisseaux chyleux naissent de la cavité de l'intestin grêle par des suçoirs plus ouverts.

Les femmes en général mangent moins ; elles ont besoin d'une moindre quantité d'alimens , et elles préfèrent aux alimens nourrissans ceux qui sont agréables et légers , ceux qui sont doux et sucrés ; elles sont plutôt friandes que gourmandes. Elles usent aussi moins abondamment de boissons , surtout de boissons vineuses et alcoholiques. Quoique les femmes digèrent avec promptitude les alimens qu'elles prennent , le besoin de nourriture et de boisson ne paraît pas être pour elles ni aussi pressant , ni aussi répété que pour les hommes , et elles supportent plus facilement les longues abstinences , comme le démontrent les observations que l'on a recueillies sur ce sujet , et dont les femmes ont fourni le plus grand nombre d'exemples ; tandis que l'on trouve plutôt des exemples d'hommes qui jouissent de la faculté de dévorer rapidement une grande quantité de nourriture.

Leurs appétits sont beaucoup plus variés , et dans plusieurs circonstances elles ont des caprices , des goûts vraiment bizarres. La mastication est moins énergique : la digestion stomacale se fait avec plus de rapidité , et les phénomènes qui l'accompagnent sont plus sensibles : l'absorption des parties nutritives est plus complète : les

matières fécales séjournent plus long-temps et plus facilement dans le rectum, elles sont moins abondantes, moins colorées et moins odorantes.

Organes et fonction de la respiration.

Le canal aérien offre des différences très-remarquables, surtout dans sa première partie, le larynx. Celui-ci est plus souple, il conserve le caractère de l'enfance; il est plus rétréci, et n'a guère que les deux tiers ou même la moitié du volume du larynx de l'homme; les deux portions du cartilage thyroïde sont plus écartées l'une de l'autre, et l'endroit de leur rénnion n'est presque pas saillant; l'échancrure qui termine en haut cette partie saillante est superficielle, peu prolongée et arrondie; l'épiglotte, dont la forme est la même, est moins large, moins saillante supérieurement, et moins épaisse; la glotte a ses dimensions plus petites.

La trachée et les bronches, seconde et troisième parties du canal aérien, offrent, comme la premiere, moins de largeur : les poumons répondent à la cavité de la poitrine; ils sont moins volumineux, moins étendus, plus divisés.

La respiration est plus fréquente, et les mouvemens en quoi elle consiste, celui d'inspiration ou de dilatation, et celui d'expiration ou resserrement, s'exécutent différemment : tandis que chez l'homme ces mouvemens ont principalement lieu perpendiculairement, chez la femme ils ont lieu transversalement, et surtout d'avant en arrière. L'agitation des seins, lorsque la femme veut peindre l'émotion, rend très-manifeste ce dernier mode de respiration.

La voix, qui est intimement liée à cette fonction, est plus agréable, plus douce, plus flexible; elle a un timbre plus enfantin; elle est aussi beaucoup plus aiguë, au point que l'on a remarqué qu'en général, dans les églises, les femmes chantent constamment, et sans y songer, à l'octave des hommes.

Organes et fonction de la circulation.

Le cœur a moins de volume relativement à la masse du corps; le tissu des artères et des veines a moins de densité, de consistance, il est moins serré; l'aorte ascendante est plus dense et plus étroite proportionnellement que l'aorte descendante, qui, en général, est plus grosse, plus dilatée; et cette disproportion augmente vers la région iliaque, où les rameaux artériels se multiplient et surpassent évidemment les veines en nombre et en grosseur. Les lymphatiques sont plus nombreux, plus gros, ils présentent en outre quelques différences particulières; ainsi, aux parties génitales ils ont une tout autre disposition, et ils ont reçu des noms différens; aux mamelles ils sont très-considérables, surtout pendant l'allaitement.

La circulation est plus rapide; le cœur bat avec moins de force mais plus vite; le battement des artères qui constitue le pouls est plus fréquent, plus vif; le sang est moins également réparti; il est en moins grande quantité à la tête, et il se porte davantage vers les cavités abdominale et pelvienne; les vaisseaux lymphatiques jouissent d'une activité supérieure.

Nutrition, sécrétion, absorption.

La nutrition et l'accroissement se font avec beaucoup plus de rapidité, et le corps de la femme est ordinairement à vingt ans aussi formé que celui de l'homme l'est à trente. La structure intérieure, les formes externes, les facultés, tout se développe avec plus de promptitude chez la femme.

Les sécrétions en général sont beaucoup moins abondantes.

L'absorption est généralement plus active; aussi, comme je l'ai déjà observé, les lymphatiques qui servent principalement à l'exécution de cette fonction sont plus développés.

Organes sensoriaux, fonctions sensoriales, émotions, passions.

Les organes sensoriaux, tant externes qu'internes, présentent des différences assez remarquables.

L'organe de la vue forme une saillie plus sensible; d'abord, parce, que comme je l'ai dit ailleurs, l'orbite dans lequel il est placé à moins d'étendue d'arrière en avant, disposition qui est elle-même déterminée par l'arcade orbitaire qui est moins saillante, et ensuite parce que cette même cavité contient plus de graisse. Ainsi les femmes présentent bien plus rarement cette disposition des yeux, à laquelle on a donné le nom d'*yeux cavés*. L'ouverture qui sépare les paupières est généralement plus grande transversalement, et d'elle seule dépendent les grands yeux dont les femmes fournissent plus d'exemples. Les sourcils sont moins épais, la couleur de l'iris présente des variétés moins nombreuses; en général les yeux sont noirs ou bleus : cette couleur, qui chez l'homme répond ordinairement à celle des cheveux, est fréquemment chez la femme en opposition : ainsi l'on voit des brunes avoir des yeux bleus, des blondes avoir des yeux noirs.

L'oreille ne nous présente de différences sensibles que celles qui existent dans sa partie externe, et que l'on nomme *le pavillon* de l'oreille; cette partie est en effet plus petite, plus aplatie, c'est-à-dire, que les saillies et les enfoncemens que l'on y remarque sont moins prononcés; elle est aussi plus exactement accolée à la tête.

Le nez présente généralement moins de volume; il est plus effilé, sa forme plus agréable, et il est dans une plus juste proportion avec les parties qui composent la face : on observe beaucoup moins fréquemment chez la femme des variétés dans le volume et la forme du nez, celui que l'on nomme *aquilin* se rencontre plus souvent.

La langue est moins épaisse, moins large, plus effilée.

La main est plus blanche, plus petite, plus étroite surtout; car on voit bien des hommes avoir une petite main, mais elle est tou-

jours plus large : les doigts sont plus pointus, plus arrondis; ils sont, ainsi que le reste de la main, plus doux, plus potelés.

L'encéphale répond à la cavité du crâne; il est par conséquent moins considérable, et il pèse trois à quatre onces de moins. Le cervelet a un peu plus de volume proportionnellement au cerveau; la pulpe cérébrale participe de la mollesse des autres parties.

Les fonctions sensoriales s'exécutent d'une manière plus prompte; les organes de ces fonctions jouissent d'une sensibilité beaucoup plus prononcée; l'encéphale, centre sensorial, reçoit les impressions avec plus de promptitude, et elles excitent dans son tissu un changement plus vif, mais moins durable. De même aussi les déterminations sont plus rapides, et les différentes parties du corps rendent d'une manière plus caractérisée le mode d'expression. Toutes les sensations des femmes sont en général plus vives; dans un temps donné elles en éprouvent un plus grand nombre; elles saisissent des nuances que les hommes laissent échapper; enfin, toujours occupées par les objets extérieurs dont les actions se succèdent avec une étonnante rapidité, leur sensibilité est plus disséminée, plus à la surface, et très-peu susceptible de modifications profondes.

Les actions d'impression sont plus promptes, comme je l'ai déjà dit; les sens, qui en sont les organes, sont plus actifs, et reçoivent plus facilement l'impression des agens qui nous environnent.

La vision s'exerce avec plus de rapidité, plus d'activité; mais une lumière trop vive blesse la femme, et lui déplaît davantage; elle aime une lumière douce; elle préfère généralement aux couleurs éclatantes les demi-teintes et les couleurs mélangées.

L'audition a aussi son caractère féminin. La femme a l'ouïe plus délicat, plus sensible, moins fort; elle préfère toujours à la musique bruyante, à la plus savante harmonie, une mélodie douce et tendre, une combinaison moins compliquée, et une succession facile et sentimentale de sons tendres et pathétiques.

Les deux sens que je viens d'examiner, qui sont les sens de

l'intelligence, s'exercent mieux, plus vite, mais moins long-temps, et avec moins d'attention : ainsi l'on peut dire que la femme voit plus vite, mais qu'elle regarde moins bien ; qu'elle entend mieux, mais qu'elle écoute moins bien.

L'olfaction a aussi son caractère particulier ; ainsi l'odorat possède une sensibilité beaucoup plus exquise, et les effluves gazeux ou vaporeux des différens corps produisent sur lui des impressions plus délicieuses, mais quelquefois plus désagréables.

La gustation s'exerce d'une manière plus délicate. Elles distinguent mieux les différentes nuances des saveurs ; elles ont une gourmandise plus éclairée, le palais plus sensible ; les boissons simples, les alimens doux les flattent davantage ; en même temps que leur gourmandise est plus raffinée, elle est moins avide.

La palpation a plus de finesse et de profondeur ; le toucher, plus délicat, saisit des nuances qui nous échappent.

Les actions de perception, plus promptes aussi, moins sontenues, laissent en même temps une impression moins profonde.

Les facultés intellectuelles sont bien plus facilement dérangées ; et, dans les hospices, le nombre des femmes aliénées l'emporte toujours de beaucoup sur celui des hommes.

L'attention est rarement soutenue ; ce qui rend les autres opérations intellectuelles incomplètes, ainsi que la perception, qui en est le résultat.

La mémoire, chez la femme, est plus fidèle pour rappeler les impressions extérieures, tandis qu'elle n'est susceptible que de réminiscence pour les opérations de l'esprit, c'est-à-dire que le retour de son attention est plus obscur, plus incomplet.

Le jugement de la femme ne s'étend guère qu'à la comparaison ; aussi rarement est-elle capable de saisir la similitude, les différences, les oppositions qui existent entre les choses sur lesquelles il faut porter un jugement, quand la méditation, la réflexion, deviennent nécessaires pour cette opération de l'esprit. C'est moins, en général, un raisonnement qu'une impression plus forte

qui détermine le jugement de la femme. Ses pensées, ses raisonnemens sont souvent plus subtils, plus gracieux, plus féconds, mais beaucoup moins pénétrans, beaucoup moins profonds.

Leur imagination, plus facile à émouvoir, plus susceptible d'exaltation, s'abandonne aisément à tous les excès, se pervertit, s'égare et se livre à toutes les illusions. Ses opérations ont pour résultat des applications plutôt agréables qu'utiles à l'ordre social. Elles sont plus disposées à croire aux esprits, et à avoir des apparitions; elles se livrent plus aisément à toutes les pratiques superstitieuses; leurs préjugés sont plus nombreux. Elles interrogent encore l'avenir avec une confiance souvent dangereuse, et qui les rend victimes de leur active et indiscrète curiosité.

L'esprit féminin acquiert plus de finesse et de pénétration que d'étendue et de profondeur. Les femmes ont plus de vivacité, souvent plus de présence d'esprit; plus agréable, moins capable d'attention, il saisit plutôt les détails, les nuances des objets que leurs liaisons éloignées ou leurs rapports; il s'élance et se repose; il a plus d'éclat que de solidité; ce qu'il ne voit pas d'abord, il désespère de le voir. Sous le rapport de l'esprit, il y a moins de différence d'une femme à une femme que d'un homme à un homme.

L'intelligence, qui est composée de ces différentes actions intérieures du centre sensorial, est plus bornée.

Le plaisir et la douleur ont aussi leur caractère féminin. Les femmes y sont plus sensibles, leurs effets se manifestent davantage à l'extérieur; mais elles n'en n'éprouvent pas une impression aussi profonde et aussi durable.

On observe souvent chez plusieurs femmes des irrégularités dans le caractère, des aberrations de sensibilité, des caprices, auxquels tout homme instruit se fait un devoir de n'opposer jamais qu'une indulgence éclairée, un vif intérêt, une tendre commisération.

Les émotions naturelles ou provoquées sont en général plus multipliées, plus vives : celles de la pitié, de la timidité, de la crainte, de la pudeur, leur sont plus particulières. Elles ont de la

compassion, de la charité; leurs déterminations bienfaisantes sont promptes, instantanées.

Les passions sont en général vives, mais variables. Parmi ces passions, voici celles qui appartiennent plutôt à la femme, et celles qui offrent une comparaison à établir.

La coquetterie ou le désir de plaire est dans la nature de la femme; c'est une de ces affections heureuses qu'il faut diriger sans chercher à les combattre. Mais malheureusement cette passion, dont l'homme doit s'enorgueillir puisque c'est lui qu'elle a pour objet, est fréquemment portée à l'excès, et les moyens que les femmes emploient pour parvenir à leur but sont le plus souvent condamnables ou ridicules.

L'envie, la jalousie, la haine, la défiance, la curiosité, sont des passions auxquelles elles sont plus prédisposées. Chez elles l'amitié n'existe que faiblement et rarement entre elles; aussi remarque-t-on qu'il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes.

L'amour est la passion qu'elles éprouvent avec le plus d'énergie; il est plus tendre, plus profondément sensible, plus dévoué; c'est lui qui fait le charme, le bonheur et le tourment de leur vie; il est l'histoire de toutes les femmes. Dans quelques circonstances, cette passion peut être développée au point de porter le désordre dans les facultés physiques et morales. Qu'il me soit permis à cette occasion de rapporter un passage du dictionnaire de l'Encyclopédie. « Il faut le dire sans déguisement; la morale « et l'éducation laissent apercevoir ici toute leur impuissance, « quand on veut enchaîner les sens à un empire trop métaphy- « sique. La contrainte avec laquelle on s'attache à réprimer les « impulsions de l'amour ne fait que retarder à donner plus d'in- « tensité et de véhémence à l'explosion de cette passion insur- « montable. C'est ainsi que la fureur qu'on nomme *utérine* est la « suite de la constance à contrarier des écarts que la nature « commande impérieusement qu'on satisfasse. Elle n'attend pas

« et ne peut pas attendre qu'on prenne les conventions de l'or-
« gueil ou de l'intérêt pour livrer une jeune fille aux embrasse-
« mens d'un époux. Elle la jette dans ce désordre des sens qui ne
« lui laisse plus discerner celui qui méritait son choix, et toute
« personne qui n'est pas de son sexe devient au même moment
« celui auquel elle s'abandonne sans ménagement comme sans
« honte. Heureusement cette maladie, qui attaque en même temps
« les facultés morales comme elle porte le désordre dans les fa-
« cultés physiques, est rare. Cependant trop d'exemples encore
« apprennent à en redouter les humilians effets. »

En général les femmes sont plus aptes à la pratique des vertus douces, aimables; et parmi elles on trouve beaucoup moins de victimes de la justice.

Les actions d'expression s'exécutent avec plus de promptitude, plus de facilité, plus de vérité et plus de grâce. Aussi la femme possède-t-elle à un degré plus élevé le talent de l'imitation : ce qui le prouve, c'est que l'on compte un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite supérieur.

La phonose, ou l'expression des sensations par la voix, a quelque chose de plus doux, de plus tendre, de plus touchant, ce que l'on remarque surtout dans les cris, les soupirs, les gémissemens qui forment le langage affectif; la voix articulée est plus facile, plus prompte; les mots expriment mieux les idées, et la parole est moins gênée, moins embarrassée; la locution ou le langage verbeux est plus abondant, et marche avec plus de vitesse.

La mutéose, ou l'expression des sensations par l'attitude, a quelque chose de plus léger, de plus rond, de plus gracieux.

La prosopose, ou expression faciale qui constitue la physionomie, doit être considérée dans l'état de mouvement et dans l'état de repos : alors on observe que la femme a beaucoup plus que l'homme de physionomie en mouvement, et beaucoup moins en repos; aussi sa physionomie, quoique très-expressive, n'offre pas de ca-

ractères permanens; elle n'instruit que du moment présent, que de l'émotion qui se fait éprouver dans l'instant.

Organes urinaires, action de ces organes.

Les reins sont d'un tissu moins serré; ils ont une couleur brune rougeâtre moins foncée. La vessie est un peu plus grande; elle est plus étendue d'un côté à l'autre; elle s'élève un peu moins au-dessus du pubis dans son état de plénitude, et présente conséquemment une forme plus arrondie : la partie postérieure est limitée inférieurement par le cul-de-sac que forme le péritoine derrière elle, et sur les côtés par deux replis de la même membrane qui s'étendent jusqu'à la matrice : la partie inférieure répond uniquement au vagin et au releveur de l'anus, et ses connexions avec le vagin sont les mêmes qu'avec le rectum chez l'homme. L'urètre n'appartient dans la femme qu'aux voies urinaires, tandis que chez l'homme il fait en outre partie essentielle de l'appareil générateur; il est beaucoup plus court, plus dilaté.

L'action de ces organes est plus grande; mais à raison de la capacité plus considérable de la vessie, le besoin d'évacuer l'urine se renouvelle moins souvent, et la femme supporte plus long-temps ce besoin.

Organes et fonction de la génération.

Galien, et quelques auteurs après lui, ne voyant d'autres différences dans les organes génitaux de l'homme et de la femme que celles qui dépendent de la situation et du développement des parties, ont comparé entre eux ces organes, et ont prétendu prouver que ceux que l'on voyait à l'extérieur chez l'homme étaient les mêmes, mais à l'intérieur, chez la femme; de sorte qu'ils ont pu renouveler l'opinion d'*Aristote,* qui prétendait que la femme n'est qu'un homme imparfait et manqué, un individu malheureux et débile. Je me dispenserai de prouver combien sont mal fondés ces rapprochemens; et je n'établirai aucune comparaison entre les or-

ganes génitaux de l'un et de l'autre sexe, puisque ces organes diffèrent sous tous les rapports, et que ceux qui existent chez l'un n'existent pas chez l'autre. Je passe à la partie physiologique.

La femme est plus tôt que l'homme en état d'engendrer; mais aussi elle perd plus tôt que lui cette précieuse faculté : elle est plus souvent stérile que l'homme n'est impuissant. Les organes génitaux, qui chez l'homme ne sont destinés qu'à la sécrétion, à la conservation et à l'expulsion de l'humeur spermatique, ont une autre destination chez la femme : outre qu'ils fournissent aussi une matière nécessaire à l'acte de la reproduction, ils sont encore destinés à recevoir la liqueur fécondante, à recevoir le produit de la conception, à lui fournir le lieu, l'espace, la chaleur, les matériaux nécessaires à son développement, à sa nutrition ; et en dernier résultat ils servent à son expulsion. Les fonctions de la mère à l'égard de l'enfant ne se bornent pas là ; elle continue encore après sa naissance à lui fournir une nourriture convenable à la débilité et à la mollesse de ses organes : c'est elle qui l'élève, qui lui donne la première instruction.

La fécondation, qui ne laisse à l'homme que le souvenir du plaisir, apporte dans les organes de la femme un changement qui s'étend jusqu'à ses fonctions.

On a prétendu que, si la femme est enceinte d'un enfant mâle, elle est bien colorée, forte, et bien portante ; que si c'est un enfant femelle, elle est pâle, faible, maladive : que le fœtus mâle se remue dans l'utérus plus fréquemment et avec plus de force : que l'on observe plutôt des monstruosités, des difformités parmi les fœtus mâles : que, dans le nord, le nombre de garçons est beaucoup plus considérable ; que le contraire a lieu dans le midi.

Les femmes supportent plus facilement les excès dans les plaisirs vénériens, et plus difficilement la privation. Le célibat perpétuel paraît bien plus contraire à leur santé qu'à celle de l'homme, et semble abréger leur vie ; car le célibat est moins favorable en général à la longevité que le mariage

Organes et fonction de l'innervation.

L'encéphale offre moins de volume, comme il a déjà été dit; mais les nerfs, dont il est le centre, paraissent plus gros, plus développés; ils semblent plus divisés, plus mous à leur terminaison. Les ganglions du nerf trisplanchnique acquièrent un plus grand développement, et ses filamens sont plus multipliés.

L'innervation est une fonction que la femme possède avec plus d'extension, de délicatesse. Les nerfs ont une influence plus marquée sur les fonctions, ils jouissent d'une plus grande sensibilité, d'une plus grande mobilité.

Dermologie, état, action de la peau.

La peau présente une texture beaucoup plus fine, plus déliée et plus douce; elle est délicate, blanche, molle et pulpeuse chez les femmes: elle flatte agréablement les yeux et le tact par sa mollesse et sa blancheur; elle est plus souple, plus polie, plus douce au toucher chez les brunes; ce qui a fait dire que les personnes qui préfèrent les brunes aux blondes se laissent prendre par le toucher plutôt que par les yeux. Chez les blondes elle est plus transparente, plus fine, plus extensible. Le derme, partie principale de la peau, est généralement moins épais : au sein il est bien plus délicat: celui des grandes lèvres, au contraire, est proportionnellement plus épais que celui du scrotum. Le tissu réticulaire semble avoir plus d'épanouissement et de turgescence, surtout au visage, où, sous l'influence de diverses émotions, il est souvent exposé à se laisser facilement pénétrer de sang. L'épiderme est aussi moins épais, plus uni; on observe beaucoup moins de ces petites saillies cutanées, si remarquables chez les hommes; la surface du sein, le côté interne des cuisses, des bras et de l'avant-bras, où la peau est plus unie, en sont tout-à-fait dépourvus chez la femme.

Les poils sont en bien moins grande quantité. Ceux qui, sous le nom de *cheveux*, couvrent et décorent la tête, sont plus longs, plus fins, plus flexibles ; ils ne blanchissent pas aussi promptement que ceux des hommes, et les femmes deviennent rarement chauves. Ceux qui, sous le nom de *barbe*, couvrent une partie du visage, manquent presque constamment ; et ce n'est guère qu'après la cessation des règles que l'on en observe quelques-uns, qui sont alors très-disséminés. Ceux que l'on remarque sous l'aisselle sont moins nombreux. Aux parties génitales ils sont un peu moins longs et occupent une surface plus limitée ; ils frisent moins chez les femmes qui n'ont point encore usé du coït. Les autres parties en sont dépourvues.

Les ongles sont plus élégamment disposés, et leur couleur plus rosacée semblerait démontrer que leur tissu a moins de densité et plus de transparence ; ils sont moins résistans.

Résumé général.

Il n'est pas une partie ou région qui, chez la femme, puisse être confondue sous le rapport de la forme, de l'aspect, de la grandeur et du volume naturels, avec les mêmes parties ou régions dans l'homme.

La constitution de la femme est plus molle, plus expansive, plus dilatable. Son tempérament n'est pas aussi marqué ; il participe plutôt du nerveux ; il est mélangé, tantôt avec le sanguin, tantôt avec le lymphatique.

L'éducation, le climat, les saisons ont une influence plus marquée sur son organisation.

L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

L'homme contemple et observe ; la femme regarde et sent.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit; periculum ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 34.

II.

Mulieri ab uterinâ passione vexatæ, aut difficulter parienti, sternutatio superveniens, bonum. *Ibid.*, *aph.* 35.

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

IV.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

V.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi accidant; hanc in utero gerere putato. *Ibid.*, *aph.* 61.